

l'ouest, et limite du territoire des révoltés. C'était à Coindé que les chefs des tribus les plus éloignées, qui étaient forcés de faire route à travers les montagnes, devaient se joindre à la colonne.

En passant devant le village de Kouiné, à mi-chemin à peu près de Kanala à Ciù, M. Servan fit dire au grand chef de la religion qu'il désirait le voir.

Ce grand chef, Tombuëa, était un petit vieillard à barbe blanche qui, depuis de longues années, avait une influence considérable sur les indigènes de Kanala. Il était allié aux familles des chefs politiques. Au moment de la création du pénitencier agricole, il avait été dépossédé de ses terres, admirablement situées et fort bien cultivées, et n'avait reçu en échange qu'un terrain peu étendu sur la pente de la montagne.

On comprend aisément combien ce fait seul avait augmenté sa haine native contre les Européens; mais fort intelligent et très-rusé, Tombuëa avait compris que le seul parti qu'il eût à prendre était celui de la soumission. Il avait donc courbé la tête, tout en conservant au fond de son cœur contre les blancs des sentiments mauvais que le temps n'avait pas affaiblis. Il n'avait protesté qu'en refusant de rendre visite aux divers chefs d'arrondissement qui s'étaient succédé à Kanala. M. Servan n'avait pas été plus heureux que ses prédécesseurs.

Grand augure et sorcier, Tombuëa dominait sa tribu. Le farouche Nondo lui-même, le chef militaire des Kanaliens, lui témoignait la plus complète déférence. On allait jusqu'à dire ou à croire chez les Canaques, que mal parler de Tombuëa était aussitôt puni par une maladie mortelle.

A la surprise de M. Servan, Tombuëa se rendit assez promptement à son appel. L'officier français tendit la main au mystérieux personnage et lui dit :

—Je n'ai pas voulu passer par Kouiné sans voir un chef aussi puissant que toi. Tu sais déjà le but de l'expédition que je dirige. Tu es parmi les tiens une légitime influence, car tu leur es supérieur par ton intelligence; engage-les donc à être fidèles, car la France se souviendra des traités et de ceux qui l'auront bien servie!

Tombuëa, tout fier de la démarche du jeune officier, lui promit spontanément son concours en hommes et en prières, et il adressa aux Canaques quelques mots que ceux-ci semblèrent accueillir avec enthousiasme.

On se remit aussitôt en route. A dix heures du soir, la colonne établissait ses feux de bivouac au camp de Ciù.

Les Néo-Cariéoniens ont coutume d'allumer des feux lorsqu'ils passent la nuit en plein air. C'est pour eux tout à la fois un moyen de combattre l'humidité et de se compter. Le nombre de feux leur indique d'un seul coup d'œil la force numérique du campement.

M. Servan savait qu'il devait trouver à Ciù le surveillant militaire Bonnioux, qu'il avait chargé pendant la journée d'une reconnaissance aux avant-postes. Cet homme, qui était en effet de retour de son excursion, se rendit auprès du commandant quelques instants à peine après son arrivée, et M. Servan, qui voulait profiter de cette halte forcée pour sonder les dispositions des indigènes, leur envoya M. Bonnioux pour leur faire une proposition qui devait le fixer.

Le surveillant militaire se présenta à la petite case où les chefs étaient réunis et leur tint ce langage :

—Le commandant Servan, part seul avec vous pour aller faire la guerre aux révoltés; songez bien que, s'il lui arrivait malheur, on vous accuserait peut-être de l'avoir abandonné devant l'ennemi. Le gouvernement français vous rendrait alors responsable de sa mort. J'ai demandé au commandant de m'emmener avec lui, il a refusé; mais je pense que si vous, les grands chefs, vous lui faisiez la même proposition, il l'accepterait.

Les guerriers se consultèrent du regard, et M. Bonnioux comprit aussitôt qu'ils n'étaient pas d'accord. Puis ils se penchèrent les uns vers les autres, échangeant à voix basse quelques paroles ra-

pides, et l'un deux, le grand chef politique Kaké se leva brusquement pour répondre. Mais Nondo l'arrêta dès ses premières paroles pour dire qu'il s'opposait formellement à ce que M. Servan fût accompagné par aucun Français; et les autres Canaques n'osèrent élever la voix.

Nondo méritait bien sa réputation terrible. C'était un ennemi irrécyclable de notre race. On pouvait tout craindre de lui.

M. Bonnioux vint rendre compte de sa mission au commandant, qui parut, à la surprise de son subordonné, enchanté de son échec. En effet, le but de M. Servan était atteint. Il avait voulu offrir aux indigènes l'occasion de lui refuser le concours de tout Européen, afin de pouvoir leur dire qu'ils avaient eu raison, car, s'en remettant à leur bonne foi, il n'avait besoin de personne.

La situation n'en était pas moins critique. Qu'allait faire cet homme seul au milieu d'une horde de sauvages, ses ennemis naturels, dont il ne comprenait pas l'idiome, et n'ayant, pour leur transmettre ses ordres, que des interprètes peut-être infidèles.

Mais M. Servan ne songea pas un instant au danger qui le menaçait; en quittant Kanala, il avait fait le sacrifice de sa vie. A minuit, il monta en selle, dit adieu à M. Bonnioux, et donna, par un coup de sifflet de bord, le signal du départ.

La nuit était humide; la lune venait de se cacher derrière les massifs de montagnes du nord-ouest. Les nuages et le brouillard rendaient l'obscurité complète.

Kaké commanda à ses guerriers d'allumer des torches en écorce de niaouli pour éclairer la route, et la colonne, semblable à un long serpent noir, s'ébranla!

III

Passage de la chaîne centrale.—Nondo le terrible.—Seul et sans armes.—En avant.

Il faudrait le pinceau du maître qui a illustré l'enfer du Dante pour rendre tout ce qu'avait d'étrange la marche de ces hommes au milieu de la nuit, dans les défilés de la chaîne centrale, sous la voûte sombre de cette forêt tropicale dont les géants courbaient la tête sous le vent du nord, pendant que leurs grands bras feuillus s'entrelaçaient comme pour intercepter le passage, et où les torches des Canaques découpaient mille ombres fantastiques dans les profondeurs lugubres.

La route muletière que suivait la colonne, au milieu de ce pays bouleversé par les convulsions de la nature, serpente les flancs de la montagne, bordée d'un côté par un précipice insondable, dont d'épaisses fougères et des arbres gigantesques cachent le vide, et de l'autre, par la muraille inaccessible des rochers sur lesquels elle est conquise.

Le grondement des torrents qui s'élancent vers la vallée en cascades tumultueuses, à travers cette végétation luxuriante, rompt seul le silence de la nuit.

Par moments, la chute d'un corps roulant avec fracas le long de la montagne fait tressaillir les Canaques. C'est un arbre centenaire qui, rompu par l'ouragan, a cessé de vivre et s'en va au fond des précipices enrichir la terre de ses débris.

Puis, ça et là, tout à coup, un cri se fait entendre. C'est le woton, arraché à son sommeil, qui s'envole à tire d'ailes, en jetant aux échos sa note sonore. On croirait entendre la corne du berger des Alpes appelant son troupeau.

A travers ce bizarre et pittoresque décor, une troupe de sauvages noirs, nus, hideux, marchent silencieusement à la file indienne.

Un homme, tout jeune encore, en uniforme de lieutenant de vaisseau, et monté sur un cheval de sang, est seul au milieu d'eux. Sa casquette est ornée d'un plumet blanc que lui ont donné les chefs canaques. C'est chez eux, comme chez nous, la marque distinctive du commandement.

Des guerriers éclairaient la route en agitant leurs torches. Le chemin est mauvais, la monture de l'Européen franchit difficilement les encaissements des torrents

desséchés qu'il faut traverser; mais un mot amical de son maître rend courage à la noble bête, qui souffle et se relève écumante.

Tel était le spectacle émouvant et bizarre que présentait la troupe, commandée par un officier français, en gagnant les défilés de la chaîne centrale, au centre de laquelle s'élevait orgueilleusement le mont Cinio, qu'on aperçoit également du large en venant de l'Est ou de l'Ouest.

La colonne marchait ainsi depuis près de deux heures, lorsque Nondo s'approcha du commandant et lui fit demander par un interprète s'il y avait eu beaucoup de soldats et de gendarmes tués dans l'arrondissement d'Ourail.

Nondo était un homme d'une haute stature et d'une force herculéenne. Il avait passé sa vie à courir les forêts de son pays et à se battre contre les tribus ennemies des Kanaliens. Habile à tous les exercices du corps, dans lesquels il avait acquis une agilité et une adresse extraordinaires, il était redouté de tous. Une tête énorme, à la chevelure jaunâtre et crépue rammenée sur le sommet, surmontait son buste d'Hercule Farnèse. Ses yeux fauves et injectés avaient des regards fixes et perçants. Des rides profondes sillonnaient son visage bestial qu'entourait une barbe inculte, à demi rasée avec des verres de bouteille. Ses oreilles étaient fendues, et dans celles de droite était passée une pipe en terre. Il était nu et sans autre ornement qu'un petit turban rouge orné de plumes arrachées à des coqs vivants, insignes de sa dignité de grand chef de guerre.

Sa main droite était armée d'un colossal casse-tête en bec d'oiseau, qu'il faisait tourner d'une façon peu rassurante pour celui dont il s'était approché.

Non-seulement, il avait fait demander à M. Servan le nombre des gendarmes et des soldats tués, mais il voulait encore savoir si les révoltés avaient obtenu une victoire complète, et s'ils s'étaient emparés de beaucoup de fusils et de munitions.

La vérité, c'est qu'il voulait être fixé sur la véritable situation des blancs, pour savoir s'il devait servir leur cause ou se joindre aux rebelles.

RENÉ DE PONT—JEST.

(La fin au prochain numéro.)

CHOSSES ET AUTRES

La santé de la reine d'Espagne a été très-ébranlée par la tentative d'assassinat sur la vie du roi. Elle a été prise de crises épileptiques.

Le pape a écrit à l'évêque Melokers, de Cologne, l'exhortant ainsi que tout l'épiscopat et le clergé allemand, d'obéir aux lois de l'Etat en autant que peut le permettre leur religion.

Une dépêche de Gusinje dit que 12,000 Albanais ont attaqué 3,000 Monténégrins près de cette place et que les Turcs ont été repoussés avec de grandes pertes.

L'embouchure de la Tay, en Ecosse, vient d'être le théâtre d'un des plus épouvantables accidents de chemin de fer qui aient été signalés jusqu'à ce jour. Le Firth de Tay est situé sur la côte est de l'Ecosse, à environ 50 milles au nord d'Edimbourg. La ville de Dundee se trouve sur son rivage nord. Le fleuve Tay se compose de deux bras qui s'unissent à quelques milles au nord de Loch Tay et forment une embouchure qui mesure trois mille de large. On dit que ce fleuve apporte à la mer plus d'eau qu'aucun autre en Ecosse, et il est navigable pour les navires de 500 tonneaux jusqu'à 15 milles environ de son embouchure.

Le pont du chemin de fer qui se trouve sur le Tay est un des plus grands du monde entier. Il a été commencé en 1854 mais n'a été terminé que depuis deux ans à peine. Il mesure 10,320 pieds de long et ne porte qu'une voie de fer. Il est formé par une série de 88 arches dont la plus large a 245 pieds. A son point le

plus élevé, il est à 130 pieds au-dessus des plus hautes eaux.

C'est du haut de ce pont qu'un train de chemin de fer, contenant plus de 300 personnes, est tombé tout entier dans le fleuve. Pas un seul des voyageurs n'a, dit-on, échappé à la mort.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

MARIAGE

Marié, mercredi, le 7 du courant, par l'abbé Senteau, curé de Saint-Jacques, assisté de l'abbé Verrean, principal de l'école Normale Jacques Cartier, et de l'abbé Lenoir, l'un des prêtres de la cure. M. F. Desrivetz Monk, fils de l'hon. Juge Monk, à mailemoiselle Marie-Louise-Denise Sénécal, fille de feu D. H. Sénécal, 6er, avocat, et petite fille de monsieur C. S. Chertier, doyen de la Faculté de Droit de l'Université Laval à Montréal. M. Senteau a prononcé une touchante allocution extrêmement goûtée de tous ceux qui l'ont entendue, et empreinte de cette délicatesse, de ce tact et de bon goût que l'on admire toujours chez l'éloquent prêtre lavallois.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOUKANGRAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 198

Montréal:—N. Charrier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Sanoier et Elie Jacques.
Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Lupiant, R. Vésina.

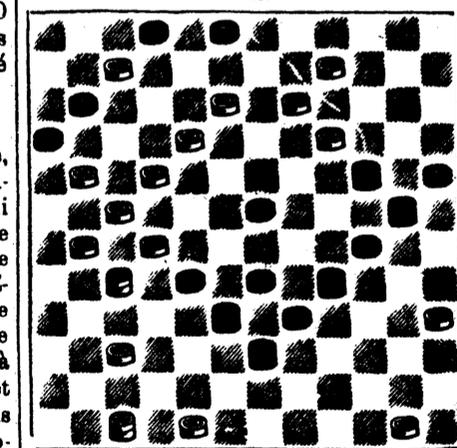
La solution que nous avons reçu de M. Jacques est bonne, mais elle n'est pas correcte avec notre solution.

L'espace qu'on nous accorde dans le journal pour le Jeu de Dames est si restreint, que nous ne pouvons pas satisfaire ceux qui nous envoient des fins de parties pour publication.

PROBLEME No. 198

Composé par M. P. D. Léotourneau, North Brookfield, Mass.

NOIRS.



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 198

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
29 à 23	6 à 28
10 à 4	54 à 65
66 à 60	65 à 54
53 à 48	54 à 41
42 à 36	41 à 30
4 à 24	36 à 17
16 à 11	17 à 4
15 à 10	4 à 15
14 à 9	15 à 8
13 à 8	8 à 13
7	20 et gagnent.